

Vieux cèdres du Liban
Voici les jours de fête ;
Vieux cèdres du Liban
C'est le Dieu tout-puissant,
Inclinez votre tête.

Montagnes chancelez,
Comme prises d'ivresse ;
Montagnes chancelez,
Pour Jésus exhalez
De longs cris d'allégresse.

Gloire, gloire au plus haut des cieux,
Gloire, gloire à l'Être Suprême !
Pour les hommes qu'il aime
Il s'incarne lui-même.

Au Dieu Sauveur gloire en tous lieux !

En extase et muets les bergers attendirent.

Quand la cohorte eut fini,
D'une commune voix à l'instant ils se dirent :
Allons, courons à lui.

Et franchissant la plaine, en sa crèche ils trouvèrent

L'enfant naif et doux ;

Et prosternés, longtemps, longtemps ils adorèrent
Jésus Dieu-avec nous.

La Vierge regardait dans un profond silence

Leur long ravissement,

Elle semblait sourire en sa reconnaissance
Et pleurer doucement.

Et les heureux bergers bientôt s'en retournèrent

Louant, bénissant Dieu,

Leurs étranges récits en ces jours-là portèrent
La surprise en tout lieu.

Sur mon luth attendri, pendant que je rappelle

Ce souvenir touchant,

Pourquoi chaque famille avec moi veille-t-elle ?
Il est tard cependant.

Jeune enfant, cette nuit qu'attend donc votre mère
Pour dire endormez-vous ?

Bon vieillard, vous perdez dans une veille amère
Vos instants les plus doux.

J'entends des bruits de pas, des sons de voix limpides,
Des rires ou du chant ;

J'entends le bruit aigu que les traîneaux rapides
Font entendre en glissant.

Soudain la cloche sonne
Au milieu de la nuit,
Et l'air au loin résonne
A cet étrange bruit.
La nature s'étonne
L'oiseau nocturne fuit.
De l'instrument pieux
La rive solitaire
Redit avec mystère
Le son grave et joyeux.

Dans la foule attentive
Eclate en ce moment
Une allégresse vive.
Le vieillard et l'enfant,
Et la vierge craintive
Avec empressement

Marchent vers le saint lieu.
La cloche les appelle,
La lumière ruisselle
Dans le temple de Dieu.

En torrents d'harmonie
L'orgue saint se répand ;
Une foule ravie
Eclate en joyeux chant,
Ou soudain, recueillie,
Se prosterne en priant.
Du Sauveur d'Israël
Tant de réjouissance
Annoncé la naissance,
C'est la nuit de Noël.

M.

A M. OCTAVE CRÉMAZIE.

Ami, cette voix qui naguère
Venait si souvent réjouir
Notre patrie heureuse et fière,
Hélas ! de la rive étrangère
Ne doit-elle plus retentir ?

Nous sommes remplis de tristesse
Comme l'épouse du pêcheur
Qui sur la rive attend sans cesse,
Et qui n'entend dans sa détresse
Que le bruit des flots en fureur.

Des voix encor se font entendre,
Sous l'aile sombre de nos bois ;
Mais, malgré leur accent si tendre
Notre cœur sait toujours comprendre
Qu'à ce concert manque une voix.

Nous possédons encor ta lyre,
Elle vient frémir sous nos doigts ;
Mais nul poète en son délire
Ne saurait lui faire redire
Ce que tu chantaient autrefois.

Entends notre voix qui t'implore !
Poète pour ce Canada,
Plus beau qu'un rayon de l'aurore,
Reprends ton luth et chante encore ;
Tout un peuple t'applaudira.

Tu me l'as dit : ta voix si chère
Souvent retentit dans les nuits ;
Que ne suis-je brise légère !
J'apprendrais ton chant solitaire
Pour le redire à mon pays.

M.

COLERE.

Le prince Y a deux convives
Qui soutiennent à qui mieux mieux
Les discussions les plus vives.
Jamais, dit enfin l'un des deux
A l'autre qui déjà pâlisait de courroux,
Jamais je n'ai vu d'homme aussi bête que vous.
Oubliez-vous, reprit le prince avec jactance,
Que vous êtes en ma présence ?

M.